

LES SOSIES DE LA LIBERTÉ

I. La Métaphysique n'est pas autre chose qu'une quête de vie authentique, et l'authenticité de vie n'est elle-même pas autre chose qu'une existence qui se veut assurée de valoir en toute certitude de conscience. C'est pourquoi, quand il s'agit de Métaphysique, la doctrine et la méthode se constituent d'un seul et même mouvement qui est le mouvement même de maturation d'une vie dans la conscience qu'elle prend de sa plus active et libre genèse. La Métaphysique, c'est la conscience du métaphysique ; et le métaphysique, c'est le contenu même de la métaphysique vécue.

Il en résulte que, sous le rapport de la méthode, l'activité de réflexion, parce qu'elle est immanente à l'acte même par lequel la conscience tente l'édification de sa vie authentique, est la seule démarche qui réunisse les conditions de cette coïncidence entre le métaphysique et la Métaphysique, entre objet, doctrine et méthode ; coïncidence qui définit le sens de la quête d'authenticité. Toute erreur dans l'usage de la réflexion sera donc, non seulement une erreur de technique méthodologique, mais surtout une perte d'authenticité de la conscience métaphysique dont le témoignage doctrinal sera nécessairement inadéquat comme la conscience d'où il émane.

Or l'erreur la plus répandue dans l'usage de la réflexion consiste dans la confusion qui prend pour réflexion le redoublement par lequel on voudrait se donner en spectacle à soi-même pour s'apercevoir comme dans un miroir intérieur. L'intériorité du miroir qu'on invoque alors comme gage de sa fidélité n'empêche pas le procédé d'être à l'opposé de la réflexion

véritable. Il ne joue plus que sur des images, alors que la réflexion est toujours promotion d'idée ; il ne voit plus que du personnage, alors que la réflexion est toujours édification de personne ; il mystifie la conscience par le spectacle de ses propres sosies, alors que la réflexion est la pure présence de la conscience à elle-même.

On a dit que celui-là ne priait pas qui voulait se regarder prier. Il faut dire que celui-là ne réfléchit pas qui voudrait se voir réfléchir. Et par conséquent il faut dire aussi que celui-là n'exerce pas vraiment sa liberté qui voudrait se voir libre en se donnant à lui-même le spectacle de son être en liberté. La liberté de l'Homme en authenticité de vie ne saurait se donner en représentation à elle-même : la Liberté ne se contemple pas, elle s'exerce. C'est pourquoi il faut dire avec ceux qui en ont le sentiment le plus vif « qu'elle se connaît sans preuves, par la seule expérience que nous en avons » (Descartes). Encore faut-il que cette expérience soit prise dans l'authenticité de cet exercice, par une réflexion qui ne soit pas un mauvais redoublement imaginatif. Car c'est de cette erreur que la Métaphysique devient littérature, et que naissent les sosies de la Liberté.

II. La mise en spectacle à laquelle procède le redoublement faussement réflexif de l'imagination obéit à une loi. Elle s'exerce selon les dimensions de la dislocation de l'être, le long des deux axes qui opposent d'une part les valeurs de rétrospection et les valeurs de prospection, et d'autre part les valeurs noétiques et les valeurs existentielles. C'est cette rupture qui est à l'origine du désarroi qu'on éprouve alors de ne plus être en plénitude de vie compacte, doublé de l'orgueil d'échapper par là à l'opacité du plein. Or le panorama de l'horizon qui s'offre alors à l'imagination, donne lieu dans la conscience non réfléchissante à de grands vertiges fondamentaux.

Le vertige de rétrospection imaginative se manifeste par la projection en arrière, dans un lointain originel indéfini, du vœu d'unité et d'adéquation qui est le souhait profond de toute conscience. C'est ce vertige qui alimente la tenace nostalgie des

âges d'or et des paradis perdus. Toutes les philosophies de la spontanéité originelle sont victimes de ce vertige. Nul sans doute plus que Rousseau n'en a été le jouet, sauf peut-être certains de ceux à qui il l'a communiqué.

Le vertige de prospection s'exerce en sens inverse. Il projette dans le futur une anticipation imaginative de la coexistence de tous les possibles simultanément réalisés. C'est le concept de Totalité terminale qui sert de pôle téléologique à ce vertige, et c'est à lui que s'alimente la rêverie d'une création de valeur automatique et assurée par le seul jeu de l'Histoire individuelle, collective, humaine ou même cosmique.

Le vertige noétique subit la fascination du monde des essences considéré par l'imagination comme se suffisant à lui-même dans l'éternelle immutabilité d'un ordre soustrait à tous les avatars de la vie. Une interprétation imaginative du monde platonicien des Idées peut ainsi fournir la perspective noétique d'une patrie de l'âme qui attire l'immense désir d'une éternité dont l'imagination se grise en pensant qu'elle pourrait en jouir gratuitement.

Le quatrième vertige est le vertige existentiel. Il consiste à subir le non moins irrésistible attrait d'une vie si profonde dans une densité si épaisse, qu'elle arriverait à se soustraire à tous les effleurements des rayons d'une lumière desséchante. Dans cette obscure profondeur dont le mystère impénétrable semble contenir la promesse d'une chaleur féconde comme celle d'un sein maternel, la conscience cherche à se rattacher à tous les bouillonnements intérieurs de la vie biologique, tellurique et cosmique.

Reste un cinquième vertige qui est le vertige du Néant. Il résulte du refus des quatre autres par une imagination à laquelle il ne reste plus d'autre ressource que de constater l'immense trou d'Être qui est creusé dans l'instant par la rupture même qui a séparé la rétrospection de la prospection et les essences des existences. Ce vide qui s'offre à une conscience sans emploi, exerce la double et ambiguë fascination de la mort et de l'aventure : de la mort par laquelle la conscience serait aspirée dans

cet immense trou de l'être rompu ; de l'aventure par laquelle tout se déverserait inutilement dans cette fissure gloutonne mais irréparable.

III. C'est à ces vertiges fondamentaux que sont liés les sosies de la Liberté. Et il n'est pas difficile maintenant de voir comment ils se constituent et se présentent : ils empruntent à la conscience de l'affranchissement les traits que peut en percevoir une imagination avide de jouir d'elle-même ; mais, oubliant que la Liberté est dans un acte et non dans un spectacle, ils nous proposent des images de cela même dont toute image est trahison. Rien d'étonnant dès lors, si ces présentations de la Liberté se révèlent finalement stériles et même malfaisantes, comme des mirages où la complaisance à soi-même trouve bien son compte, mais au détriment de l'authenticité de vie.

Au vertige de rétrospection, correspond ce sosie de la Liberté qui est celui d'une liberté originelle et naturelle. Elle est conçue comme celle d'une conscience sans faille, adhérant par toutes ses fibres à une nature au sein de laquelle elle se sentirait dans une familiarité tutélaire nous entourant de sa chaude et maternelle bonté. Et cela sans nous engloutir en elle, car cette même nature que rien ne séparerait de nous, ménagerait cependant notre intimité la plus personnelle en nous inspirant du dedans les divines impulsions d'un instinct dont la rectitude épouserait exactement les profonds desseins de la Providence. Malheureusement, le moindre contact avec le réel remplit la conscience de l'amertume et du regret de constater que cette liberté si chère s'est à jamais perdue dans sa propre aliénation : « L'Homme est né libre et partout il est dans les fers » (Rousseau).

Demanderons-nous consolation au sosie de la liberté prospective ? Ce sera alors l'image d'une plénitude finale, celle d'un « pour soi » qui ne connaîtrait pas d'altérité parce qu'il comporterait en soi la complète réalisation de toutes les virtualités de l'Être dans une infinie réconciliation qui marquerait la fin de toute Histoire. Quelle que soit la machinerie dialectique dans laquelle se déroule la gestation de cette liberté, elle sera tou-

jours hantée du désespoir qui la meut et qui projette en un mythe compensateur l'image inversée en victoire des échecs de la volonté de puissance. Et tandis que le sosie de rétrospection donnait l'incurable nostalgie des misanthropes sublimes, le sosie de prospection donnera le bovarysme individuel, social et même cosmique, qui ne traduira que la peur de l'homme devant les hommes et devant le monde, surdéterminée par la peur d'avoir peur.

Le sosie de la liberté noétique se présente à nous avec cette sorte de prestige que lui confère le caractère intemporel de la région d'où elle paraît déboucher. Depuis le vieux mythe platonicien d'Er le Pamphylien, on imagine ainsi échapper aux déterminations mondaines qu'on tient pour contaminations désastreuses, en remontant à la source nouménale d'un caractère qui se dira intelligible pour ne pas avouer qu'il ne se comprend pas, et qui pour s'assurer de son éternité se voudra à la fois formel et synthétique : formel comme une pure essence, mais synthétique de toute sa richesse ramassée dans l'instant intemporel du choix. Complaisance imaginative manifeste à laquelle n'a pas consenti la rigueur spinoziste qui a au moins le mérite de reconnaître qu'une essence éternelle singulière affirmative ne pouvait être donnée qu'en Dieu, c'est-à-dire hors de tout choix.

Quant au sosie de la liberté existentielle, il s'enveloppe du mystère de la nocturne contingence des profondeurs. Et certes, c'est bien une profonde tentation de conscience que de noyer dans l'indétermination l'infinie virtualité des possibilités de vie pour les écouter bouillonner sourdement dans les régions les plus obscures de l'Être. Mais il ne peut s'agir là que d'un faux mystère, d'un mystère mystificateur : on s'y donne tout juste ce qu'il faut d'intelligence pour poser des possibles dont on décrète aussitôt qu'ils sont des virtualités en soi ; on se refuse pour la solution ce qu'on a introduit pour poser le problème, et l'on forge l'idée d'une contingence absolue tout aussi inconcevable qu'une nécessité totale. Si la contingence était absolue, il n'y aurait pas une pensée pour l'affirmer telle, et il est vain de faire comme si la vie ne pensait pas pour s'étonner ingénument

d'une liberté sans raison qui lui viendrait on ne sait d'où.

Et nous voici ramenés à ce carrefour de non-être où nous avons vu surgir le dernier vertige, le vertige du Néant. C'est sur ce vertige que s'élève le sosie des sosies, celui par lequel la Liberté enflée de toute la volonté de puissance inemployée se sent capable de tout sans être assurée de rien. Dans la totale disponibilité imaginative d'elle-même, il ne lui reste plus qu'à jouer. Jeux puérils de la conscience désœuvrée qui peut s'amuser à redoubler indéfiniment son illusion de puissance au-dessus de ses balancements d'hésitation, ou à trancher sans raison d'un *fiat* toujours décevant. Jeux subtils du dilettantisme qui s'amuse à « faire sans croire » pour ne pas perdre le bénéfice de son propre spectacle, mais qui finit par s'ennuyer d'avoir toujours raison de n'avoir pas cru à ce que par avance il avait onirisé. Mais jeux tragiques aussi des aventureuses acrobaties individuelles et collectives sur cet abîme de Néant qui ne demande qu'à engloutir ces démonstrateurs d'une liberté qui se croit d'autant plus affranchie qu'elle est plus folle d'elle-même, et qui se croit d'autant plus profonde qu'elle fait mouvoir sa folie dans cette odeur de mort qui monte de son propre tombeau.

IV. On pourra composer théoriquement entre eux, dans toutes les proportions que pourra le permettre la virtuosité dialectique, ces divers sosies de la Liberté, on n'obtiendra jamais de la liberté véritable, car ils procèdent tous de l'erreur fondamentale que nous avons posée dès le début : la substitution du redoublement imaginatif à la réflexion compréhensive. C'est pourquoi ces libertés ne seront jamais que des *alibis*. Alibis au sens littéral du mot, car les vertiges d'où sont issus les sosies de la Liberté sont de véritables vertiges de fuite hors d'une situation sur laquelle on ne veut pas effectuer la scrupuleuse conversion qui nous mettrait en face de la seule issue valable par la voie du Devoir. Et ces vertiges finissent toujours par nous situer ailleurs qu'à notre place et dans notre condition véritables, c'est-à-dire en face de l'acte moral à accomplir et de l'unité de la Valeur à promouvoir.

Alibi donc que cette liberté qui prétendrait nous dispenser du scrupule en nous renvoyant à une conscience vierge dont les proclamations d'infailible spontanéité ne traduiraient que le désir égocentrique de voir substituer à notre propre effort une nature providentielle. Alibi aussi que la lointaine gestation d'une liberté historique finale dans la totalité de laquelle se diluerait jusqu'à se perdre ma plus personnelle responsabilité. Alibis encore que la liberté d'un caractère intelligible aussi bien que celle des profondeurs insondables. Alibis enfin que ces jeux de révolte au-dessus du Néant, par lesquels on ne parvient jamais finalement qu'à changer de maître. Et quand bien même ces vertiges prétendraient à être des vertiges de Dieu, il resterait toujours à savoir si ce ne sont pas aussi des sosies de Dieu qui sont ainsi posés par l'imagination au plus lointain d'un horizon essentiellement égocentrique, et qui serviraient d'alibis à notre refus d'assomption de responsabilité et à notre refus d'accueillir le prochain en nous pour l'y traiter comme nous-mêmes, en vue de notre commune valeur.

Kant avait dit fort justement que si la Liberté était la *ratio essendi* du Devoir, celui-ci était la *ratio cognoscendi* de celle-là. Ce qui veut dire que l'expérience de la Liberté en authenticité de vie, demeure interdite à celui qui refuse d'assumer, avec la douloureuse responsabilité de la faute, la glorieuse responsabilité de la rédemption. Les sosies de la liberté sont ceux qui échoient en partage à la conscience sans amour qui attend toute valeur du donné sans avoir jamais rien à donner d'elle-même, si ce n'est le témoignage de son éternelle déception traduite en éternels reproches à l'égard de ceux sur qui elle se décharge du poids de ses propres péchés.

Il n'y a donc pas de liberté véritable dans les alibis de la complaisance de ces courtisans d'idoles imaginatives qui ne flattent qu'eux à travers elles. Il n'y a de liberté que pour la conscience militante de la Valeur, qui sait en toute certitude réflexive que la rétrospection ne nous libère d'un Destin que pour mieux nous montrer notre destination. Car, ainsi que le disait Nietzsche dans un de ces éclairs de lucidité qui trouaient

parfois son orage intérieur : ce qui importe, ce n'est pas de savoir *de quoi* l'on est libre, mais *pour quoi* on l'est. La conscience réfléchissante sait bien que la destination de l'Homme n'est pas de se satisfaire, mais de se parfaire. C'est pourquoi il n'y a pas de plein exercice de la Liberté hors de la recherche de cette plus haute et plus parfaite sagesse dont nous disons avec Descartes qu'elle constitue en nous l'idée authentique de Dieu, mais dont il faut dire aussi avec lui qu'elle est la grande et impérative visée de la conscience philosophique dans la personne de chacun comme dans la Cité des Hommes et dans le monde de l'Esprit.

Georges BASTIDE (Toulouse).